

N° 2 - Arts et idées - juin 36

NATHANAËL, ENFANT PERDU



M. Gide n'est guère exigeant. Se contentant d'affirmer de temps à autre ses nouvelles convictions politiques, il évite de répondre à ceux qui, n'ayant jamais cessé de voir en lui un artiste, le prient de bien vouloir dissiper certaine équivoque. M. Gide s'amuse à controverser avec Clément Vautel et à préciser que son estime et son affection pour Romain Rolland sont de plus en plus vives. C'est très bien et je n'aurai pas la cruauté de rappeler que M. Gide écrivit, il y a quelques années, des lignes peu aimables pour l'auteur de *Jean-Christophe*. Mais M. Gide avouera que ce ne sont là que fariboles et que l'on est en droit de lui demander des explications plus sérieuses. Car je ne crois pas que M. Gide ait renié son passé.

.....

On a beaucoup écrit sur la formation protestante d'André Gide et on en a tiré des conclusions hâtives, souvent infirmées par l'intéressé. Jeunesse austère et disciplinée, rigide atmosphère familiale, voilà des lieux communs pour les lecteurs de « *Si le grain ne meurt* ». D'ailleurs, il est intéressant de noter que ces confessions ont créé une intimité presque étrange entre le lecteur et M. Gide. Sa franchise un peu désespérée a été la source d'une sympathie plus qu'attentive. De plus, M. Gide a beaucoup donné de lui-même et cette sorte de nudité a rendu le lecteur exigeant et curieux. Trop curieux !

Après le : « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* » M. Gide nous offrit le beau spectacle d'une rupture, d'une révolte. L'auteur nous confia sa joie et son espoir. « *O Nourritures Terrestres, lumière, fraîcheur, soif, lassitude, ô Nathanaël.* » André Walter fut ébloui, enthousiaste, lyrique, enivré. M. Gide venait d'écrire l'Évangile des jeunes individualistes, il professait une morale anarchique. L'esthète et le jouisseur, la joie et la certitude, le « *Famille, je vous hais* » et le « *Il faut sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de la pensée* ». Quel jeune n'a pas lu ce petit livre. Là, André Gide donna, à tout jamais, des raisons de l'aimer. Car on aura beau devenir maurrassien, on aura beau défendre ceux qui vous « *enchaînent* », *Les Nourritures Terrestres* nous rappelleront toujours qu'il existe pour l'homme, sur la terre, du bonheur, un bonheur immédiat, un bonheur qui ne connaît pas d'attente, de remord, de loi, un bonheur que seule la mort brisera, un bonheur qui est, en même temps, une protestation.

M. Gide eût été ennuyé de ne pas pouvoir continuer son travail d'écrivain curieux et inquiet, plus exactement incertain. Nathanaël enfanta Lascadio, héros à la fois tourmenté, tranquille et disponible. Et comme « *le plus irremplaçable des êtres* », Lascadio fut un héros d'exception, un privilégié, un

héros « racinien ». Car André Gide le regrette peut-être, mais un fait est irréfutable : c'est que Nathanaël, Lafcadio et les autres sont des oisifs, des parasites aux yeux des nouveaux amis de l'écrivain. Le héros gidien n'aime ni la facilité, ni la vulgarité, ni la nécessité. Lafcadio représente une étonnante richesse, car la disponibilité est une source de vertus, de vertus non égoïstes. Mais Lafcadio est unique dans sa bouleversante supériorité.

Il eût été difficile de créer une éthique d'après cette disponibilité et M. Gide ne se contenta pas de ce résultat, lequel, pourtant, était grand si l'on se souvient de la rue de Médecins et d'André Walter.

Il n'est pas dans mon dessein de passer en revue toute l'œuvre d'André Gide. Comme je ne crois pas qu'il faille l'aborder au hasard, peut-être tenterais-je, un jour, ce long travail qui consiste à reprendre, fragments par fragments, l'évolution gidienne. J'ai voulu surtout insister sur deux points importants : sa défense de l'individu et son art éminemment aristocratique, c'est-à-dire deux éléments qui doivent gêner M. Gide dans sa position actuelle.

Par Jean-Jacques Rousseau, bien des critiques ont cru pouvoir expliquer la conversion de l'auteur de « *Paludes* ». Mais le panthéisme de l'un est raffiné et s'accommode assez mal de la comparaison avec le panthéisme échevelé et trivial de l'autre. Le Genevois ne fut jamais un aristocrate et même dans ses révoltes, Jean-Jacques fut toujours plébéien. Il fut le chanteur de la nature et de l'individu primitif, le protestant agité et troublé par les injustices sociales et dont il fut lui-même victime. Que le problème de l'homme fût subordonné dans l'esprit de Jean-Jacques à ce problème social auquel il s'intéressa, cela ne fait aucun doute, mais l'homme vient bien en second. Rousseau vit l'homme dans le social, sa préoccupation fut précise et son amour de la nature, son désir d'un retour à la vie primitive sont paradoxaux. L'idée roussienne voulait un progrès allant à l'encontre de ses aspirations. Rousseau dut avoir du primitif une image faussée et l'homme des cavernes eut à ses yeux de troublantes qualités. Ce que je veux surtout démontrer, c'est que Rousseau semble avoir eu une position discutable et comme il ne faut pas s'éloigner de Gide, une position incontestablement plébéienne. Les élans, les enthousiasmes de l'auteur du *Contrat social* sont ceux d'un homme du peuple, qui revient à ce peuple après s'en être momentanément échappé. Rousseau est un sentimental, un humanitaire, qualités populaires plus que protestantes.

Oui, Gide et Rousseau se sont confessés et leurs examens de consciences ont donné des livres très curieux. Et comme Rousseau, peut-être plus que lui, Gide a horreur du conformisme et de l'hypocrisie. Soit dit en passant que là encore et contrairement au Genevois qui fut souvent un fiéffé menteur, Gide a le souci de la vérité. Mais l'homme de Rousseau est à l'état brut et lorsqu'il vitupère les raffinés, il ne sait pas ce que c'est.

N.

Gide est un raffiné et l'homme de son univers d'artiste est lui aussi un raffiné. Gide ne connaît pas le peuple. Avant sa conversion, il n'éprouva jamais le besoin de se pencher sur le vaste problème social et les nègres du Congo me semblent une subtile excuse. Il négligea toute préoccupation matérielle et son Nathanaël ne dut connaître aucune obligation stomacale. Gide recommandait, il est vrai, à Nathanaël de rejeter les livres et de se livrer aux jeux de la spontanéité innocente, mais Nathanaël, digne d'une vie spontanée et pure, n'est pas un primitif. Il a reçu, appris, il est nu peut-être, mais partiellement. C'est un civilisé, un raffiné, non une brute et un ignare. Il pourrait avoir pour père Remy de Gourmont et non Rousseau et cherchez, c'est dans toute l'œuvre de Gide. C'est pourquoi on a le devoir de poser quelques questions. On a le devoir de demander à André Gide ce qu'il pense de l'influence économique sur un personnage gidien, si, par exemple, dans une société qui incontestablement veut que tous les hommes soient bien nourris, bien nantis, bien utiles, Lafcadio pourrait flanquer par la portière un monsieur Fleurissoire. Les actes gratuits sont des valeurs aristocratiques.

André Gide a défendu dans *Corydon* une thèse que, grâce à Freud et à lui, on admet sans bien la comprendre. Gide, là encore, se fit l'avocat d'une cause qui n'était et n'est pas populaire. Et les questions sexuelles, intimement liées aux chances d'épanouissement des êtres humains, furent traitées par l'auteur de « *la Porte Etroite* » en valeurs aristocratiques. Toujours en raffiné ! Il est certain régime qui condamne l'inversion, parce que ce régime n'a que faire des raffinements, qu'ils fussent d'ordre physique ou d'ordre intellectuel. Tout comme l'artiste, le sexe doit servir la cause.

Quant au côté chrétien et charitable qui aurait agi, paraît-il, sur l'esprit tourmenté d'André Gide, il faut bien le noter, mais en remarquant le recul, presque la défaite. Ce serait une demi-conversion, ce serait le tableau de l'artiste qui subitement s'arrête pour entrer dans une trappe. Ce serait respectable, ce ne serait pas satisfaisant. Car M. Gide oublie trop facilement que toute une jeunesse attentive l'a suivi et que cette jeunesse est interloquée par « *Les Nouvelles Nourritures* ». Les pages de ce petit livre ont pu garder tout le frémissement, la douceur, la fluidité des *Nourritures Terrestres*, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne sont pas franches. Le camarade Nathanaël n'est pas à sa place, l'auteur ne peut l'ignorer. Soit par lassitude, soit par négligence volontaire, il laisse Nathanaël en livrée de domestique.

Cette facilité dans laquelle se complait André Gide est étonnante. Lui qui citait le *hic et nunc* de l'Évangile me semble un peu trop affirmatif dans ses récentes déclarations. Gide a toujours cherché le bonheur et la joie pour l'homme dans la vie réelle, *ici et maintenant*, non après la mort et il a toujours insisté d'une façon pathétique sur le bonheur des humains sur la terre. En tant que moraliste, il a toujours eu le souci d'aboutir à une conclusion satisfaisante pour la condition humaine

et son tempérament d'artiste a gêné son humanité, son *miserereor*. Mais sa méfiance, jointe à une bienheureuse ignorance, l'empêchait de prendre position. Rien donc ne laissait prévoir une conclusion s'appuyant sur une base aussi fragile, aussi discutable qu'est la société politique dont il s'est fait le défenseur. André Gide affecte de croire que cette société sera le paradis terrestre, le point final de l'évolution humaine. Il a bien dit ou écrit qu'une période de transition, période agitée et dangereuse, était inhérente à tout changement de régime, mais après avoir exprimé cette vieille vérité, il ajoutait que la société communiste avait dépassé ce stade. M. Gide résout la question un peu rapidement, car il n'en sait rien et son affirmation est purement gratuite. On ne connaît pas l'aboutissement d'une expérience politique. Quant à la subversion, elle peut tout juste donner naissance à une littérature de circonstance dans laquelle, à l'exemple de Malraux, l'écrivain chante les vertus viriles et l'héroïsme brutal du révolutionnaire. Quant à la littérature d'édification, elle n'intéresse pas M. Gide et M. Gide sait fort bien qu'il souffrirait d'avoir à subir l'uniformité littéraire et le contrôle d'un ministère d'éducation. Il ne croit pas non plus aux qualités artistiques des usines et des coopératives. Le moraliste et l'artiste ne peuvent être satisfaits. D'un côté, l'incertitude, de l'autre, l'asservissement.

Un critique littéraire, c'était je crois Ramon Fernandez, fit un jour la remarque suivante : les deux tendances, celle du moraliste et celle de l'artiste sont, chez Gide, contradictoires. M. Fernandez pensait pouvoir expliquer ce que beaucoup ne comprennent pas. Je veux bien noter les deux tendances contradictoires, mais cela n'apporte aucune solution satisfaisante. Car le moraliste n'a pas le droit sans se justifier de soutenir un système qui n'est qu'économique. On ne doit admettre dans ce domaine aucune anticipation morale, aucun espoir en un monde meilleur et surtout aucune tirade sur l'homme futur des sociétés collectivistes. Là ou encore la politique explique bien des choses, l'économie n'explique rien.

M. Gide a voulu défendre l'homme et j'ai essayé de montrer quelle sorte d'homme. Il a combattu toutes les disciplines, grégaires, familiales, religieuses. Il a voulu, il a cherché le bonheur pour l'homme dans sa vie. *Hic et nunc*, il aurait voulu trouver une solution. Nathanaël, Lafcadio attendaient le maître. Et le maître de ces deux êtres irremplaçables, a subitement pris parti. Le voilà défenseur d'une orthodoxie absolue, d'une morale plus fade que la morale bourgeoise. Ce que M. Gide avait combattu est proné, ce qu'il avait défendu est condamné. Car cette morale admet la famille, la hiérarchie, mais combat l'inversion sexuelle, l'opposition artistique et intellectuelle, la diversité littéraire. Et M. Gide, qui avait affirmé que certaines forces jugées mauvaises chez l'homme représentaient des conditions importantes pour son progrès et son épanouissement, est prêt à donner sa vie pour un régime qui, dans sa tragique uniformité de travail et de confort, étouffe, abat tout ce qui est mauvais.

Dans ses récentes « *Pages de Journal* » Gide est venu à nous confier ses réflexions. Avec une étonnante irritation, ce grand écrivain règle des questions enfantines. Ses arguments sont aussi faux et aussi piètres que ceux d'un M. Guéhenno. Et c'est parce que l'on ne fait pas l'injure à M. Gide de le comparer à M. Guéhenno que notre stupéfaction est grande. Il nous parle de sentiments généreux et de regrets tardifs. Je commence à comprendre pourquoi les « *Nouvelles Nourritures* » sont inférieures aux « *Nourritures Terrestres* » M. Gide a le cœur communiste et non la tête. Il fut un temps où il ne tolérait pas les bons sentiments en Art. Et l'amour de la masse est un bon sentiment.

Je n'ai pas écrit ces lignes pour défendre une politique, ni pour défendre une littérature de salon. En quarante volumes, André Gide, artiste et moraliste, avait suivi une ligne droite qui ne devait pas aboutir où elle a abouti. M. Gide a rompu brutalement avec son passé. Et il faut bien le dire, la cause pour laquelle il combat ne mérite pas un tel sacrifice. M. Gide a toujours droit à notre sympathie et à notre admiration. C'est pourquoi on lui demande de se justifier ou de se renier.

D'un tel homme, il ne faut pas désespérer.

Lucien COMBELLE.

.....